

ARAGON-BRETON, AU TEMPS DE L'AMITIÉ STELLAIRE

Vous connaissez l'histoire de la lettre volée racontée par Edgar Poe. La lettre que tout le monde recherchait était là, bien en évidence, de sorte que personne ne songeait à la lire. C'est exactement ce qui est arrivé avec ce lot de 170 lettres ou billets adressés par Aragon à Breton entre le 18 mai 1918 et le 2 septembre 1931¹. On savait, parce qu'il ne s'en était pas caché, que Breton s'en était débarrassé après leur rupture définitive de mars 1932. Il les avait vendues à un amateur, comme il avait fait des lettres de Paul Valéry après son entrée à l'Académie française. Mais où étaient-elles donc passées ? De fait, elles se trouvaient à Paris, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet depuis 1937, où M^{me} Solvay, l'épouse du collectionneur belge, les avait déposées. Nous sommes nombreux à être passés devant sans les voir, jusqu'au jour où, un peu plus avisé, ou bien servi par les dieux de l'informatique, Lionel Follet en a relevé la cote sur une base bibliographique et s'est donné les moyens de les lire, puis de les éditer. Bonjour, M. Follet ! Chapeau bas !

Regrets éternels sur quoi l'enfer se fonde. Il est bien dommage qu'il n'ait pu nous fournir la correspondance croisée des deux poètes. On sait que la contrepartie, c'est-à-dire les 48 pièces envoyées par Breton à Aragon entre 1918 et 1919, se trouve au fonds Aragon du CNRS conservé par la BnF. Aragon lui-même s'en était servi pour illustrer son article « L'autréamont et nous » (*nous* désignant ici Breton et lui-même) des *Lettres françaises* en 1967. Raison de plus pour vivre encore un lustre afin de lever un voile qui, d'ailleurs, ne bouleversera personne, je vous le garantis.

1. Aragon : *Lettres à André Breton, 1918-1931*, édition établie, présentée et annotée par Lionel Follet, Gallimard, 2011, 464 p.

On sait de reste comment ils se sont rencontrés, à la librairie d'Adrienne Monnier d'abord, puis reconnus dans une chambrée du Val-de-Grâce. « Nous avons tous les deux très rapidement compris que notre rencontre avait pour l'un et l'autre une importance décisive, comme cela peut être à vingt ans. Je ne puis en reconstituer la conversation désordonnée, où le hasard de phrases et des noms jetés, ouvrant pour nous des perspectives de passion commune, nous découvrirait ce fait singulier et merveilleux que désormais nous n'étions plus seuls, l'un et l'autre », écrit Aragon. En effet, c'est d'abord cette extraordinaire amitié, une « amitié stellaire » aurait dit Nietzsche, qui ressort de la correspondance entre deux jeunes gens que dix-huit mois seulement séparent. Elle est d'une affectivité parfois troublante, telle, me semble-t-il, qu'on n'oserait plus de nos jours la confier au papier (d'autant plus que le courrier était soumis à la censure militaire). Il y a du jeu entre eux, en temps de guerre, mais aussi une sincérité qu'on ne voit nulle part ailleurs. Passé immédiatement au tutoiement, le plus jeune, Aragon, est vite subjugué. S'il a déjà tout lu et s'est fait une doctrine pour lui-même (ce n'est pas encore le DOGME qu'il réclamera au surréalisme), il n'a pas les relations littéraires que Breton lui fait partager : Apollinaire, Valéry, Reverdy, etc. Ils éprouvent le même enthousiasme pour Mallarmé, Jarry, Rimbaud. Charmé par l'éloquence de son ami, la couleur de sa voix, ses propos sur l'esthétique, Breton le décrit ainsi à son condisciple, Théodore Fraenkel : « Mais vraiment un poète, avec des yeux levés très haut, sans rien dans le geste de contenu, et si mal adapté ! Tout à fait jeune, avec une joie peut-être un peu moins terrible que la nôtre. » Privilège de l'âge ? autorité naturelle ? Breton prend le dessus, il ordonne, il commande. Il regrette un mot d'Aragon : pour lui, la littérature n'est ni notation, ni représentation, mais présentation, ce qui est le summum de la création artistique.

Au front sur sa demande, ce n'est pas uniquement en raison de la censure qu'Aragon lui dit à mots feutrés la canonnade, l'offensive, les gaz : il veut ignorer la guerre. Néanmoins, Breton laisse percer son inquiétude : « Attention tout de même au canon », lui écrit-il en juillet 1918. Et le 14 août : « Dis-moi, que t'est-il arrivé ? » quand il reçoit le mot désinvolte où Aragon évoque sa périlleuse situation à Couvrelles : « Car on m'a tué trois fois l'autre jour qui était le cinquième d'Auguste » (10 août 1918, il se trompe d'un jour).

Dans son impeccable introduction, Lionel Follet s'aventure à remarquer le sentiment de bonheur qu'Aragon a connu dans la guerre. Curieusement, André Breton avait éprouvé la même ivresse sur le champ de bataille,

écrivain ensuite à Valéry : « Il me semble à présent avoir éprouvé quelques heures de vertige assez agréable » (30 décembre 1916). Aussi fugace fût-elle, cette réaction identique explique qu'ils ne se soient pas insurgés contre la célèbre nuit d'avril d'Apollinaire, voire l'aient admirée.

Par-delà les épisodes communs à leur génération, qu'ils tiennent pour de simples incidents, et dont on ne perçoit la nature qu'indirectement (les marches, le cantonnement, le problème du courrier), leur intérêt se porte essentiellement sur la poésie. Il y a d'abord l'épopée Maldoror, cette découverte de Lautréamont, qu'il faut mettre au crédit de Philippe Soupault, comme je le proposais ici même en 1993, dans le numéro qui lui était consacré. « Merveille de Lautréamont » s'exclame Aragon le 31 juillet 1918. La correspondance ne dément pas le contenu lyrique de « Lautréamont et nous », mais elle invite à tout décaler d'un an !

Simultanément, et ce n'est pas le moins surprenant dans cette correspondance échangée du front, comme s'il y fallait un dérivatif puissant, une drogue que la poésie seule pouvait fournir, ils critiquent sévèrement leurs poèmes respectifs, discutent de prosodie et du lyrisme, pour autant que la discontinuité de la poste aux armées leur permette un échange cohérent. Ils projettent d'écrire avec Soupault un essai synthétique sur la peinture, puis, tous deux, un roman, en alternant un chapitre chacun. Sur ces entrefaites, Dada vient les surprendre. Après un moment d'hésitation et de sérieuses réticences de la part d'Aragon, ils s'exaltent, se montent le cou et le coup. Breton estime que la poésie doit s'emparer de la réclame : « La réclame cesse d'être un moyen pour devenir une fin, / Mort de l'art (pour l'art). Démoralisation... » Il annonce faire ainsi de la politique. Aragon partage son avis, et constamment il évoque une conversation qu'ils auraient eue naguère le long des grilles des Tuileries, aboutissant à une sorte de pacte secret. Il se serait agi de fomenter un coup d'État, en utilisant la méthode Dada, celle que prône le *Manifeste Dada 1918* de Tzara, qui les a véritablement éblouis. Aragon suggère « Mille terribles choses à propos de ce PACTE entre nous. Il me semble entendre déjà trembler les fondations... » (12 avril 1919). Ce à quoi Breton répond par une longue missive : « ... Il faut qu'on nous croie toujours des poètes. On admettra que le modernisme mène à tout, et mille exhibitions. Inutile d'ajouter que je n'ai jamais rien écrit d'aussi grave : je prends la chose au tragique. Un abus de confiance comme une tentative avortée, je châtierais. Et je ne crains rien [...] » (17 avril 1919). Admirez le ton du terroriste ! Autant dire tout de suite que cette exaltation est vite retombée, et qu'il n'y paraît plus rien quinze jours

après, parce qu'Aragon n'a pas donné suite sur le plan théorique, ou plutôt qu'il a répondu par un rondeau bien rondelet, et fait acte d'allégeance absolue : « Non, tu n'as rien à craindre POUR LE MOMENT parce que pour le moment rien ni personne ne m'est plus cher que toi, et ce qui fait le prix de cette amitié c'est la dramatique certitude qu'UN JOUR nous nous tuerons à mort » (20 avril 1919). Peut-on y lire déjà l'annonce d'une séparation inévitable, celle qui interviendra en 1932 ? La suite de la lettre ne plaide pas dans ce sens.

Néanmoins, chacun s'essaie à de nouvelles formes poétiques, à coup de ciseaux et de collages, « Programme » pour l'un, « Le Corset Mystère » pour l'autre, évacuant le sujet, autant que faire se peut en la matière.

Quelles qu'en fussent les clauses, ce pacte s'appuyait sur une évidence, qui n'a pas toujours été prise en compte, tant on a l'habitude de les considérer séparément, chacun pour soi : la volonté de faire groupe, qui apparaît dès la première lettre d'Aragon, où il rend compte de ses diverses visites parisiennes, dont une pour Soupault qu'il considère ironiquement (« cet intéressant éphèbe ») avant de donner du prix à ses poèmes qui seront publiés dans leur commune revue, *Littérature*, dont il est cofondateur *in partibus* en raison de ses affectations. Cette idée de faire groupe s'étend aux peintres et aux musiciens. Elle repose, la dynamique l'impose, sur la destruction (au moins symbolique) de la génération précédente, et d'Apollinaire au premier chef, ce « marchand de saindoux, de seins doux » (4 septembre 1918), et encore ceci au lendemain de sa mort : « Il n'avait plus rien à dire, commençait à mal tourner. »

Si la période allant jusqu'au 1^{er} juin 1919, moment où Aragon est démobilisé, est la plus dense en échanges épistolaires, avec plus de cent lettres de sa part, la suite ne manque pas d'intérêt. On sait désormais, par une missive du 1^{er} décembre 1927 adressée à Breton qui goûte la folie de l'amour avec Suzanne Muzard à Toulon, de qui celui-ci tenait ses accusations contre Soupault, informateur supposé du journal *Aux écoutes*. Dans l'ensemble, les messages d'Aragon jalonnent ses lieux de villégiature, Perros-Guirec ou le Tyrol, Berlin, Commercy chez le sous-préfet, Souillac où Vitrac n'est plus, etc.

On me permettra de m'arrêter à la dernière étape, à Moscou, d'où il adresse une demi-douzaine de lettres à Breton, entre le 12 octobre et le 20 novembre 1930. On sait l'histoire complexe des relations des surréalistes avec le Parti communiste français, et aussi avec le Bureau international de littérature où Aragon obtiendra un titre. Les lettres d'Aragon attestent

qu'il a très minutieusement tenu son « cher petit » (c'est son tic à l'époque) au courant de ses aventures, en compagnie de Georges Sadoul, lors du Congrès de Kharkov (1930). Et pendant ce temps-là, la préoccupation récurrente d'Aragon est ce livret d'opéra du troisième *Faust*, qu'il devait écrire avec Breton, sur une musique de George Antheil !

Par définition, cette correspondance ne peut enregistrer la rupture, intervenue deux ans après. Accompagnant Elsa Triolet en visite familiale à Moscou, Aragon a donc participé, avec Georges Sadoul, au 2^e Congrès international des écrivains révolutionnaires à Kharkov du 6 au 15 novembre 1930. Nommés (par qui ?) représentants (avec voix consultative) des écrivains français dans une instance dominée par l'Association des écrivains prolétariens, tous deux sont parvenus à faire prévaloir les conceptions surréalistes au détriment de celles de Barbusse et de son journal *Monde* qu'ils accusent d'être « le promoteur des idéologies hostiles au prolétariat ». Ceci n'a d'ailleurs pas empêché l'auteur du *Feu*, considéré comme une grande figure intellectuelle nécessaire au Parti, d'être élu en son absence au présidium de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires. De plus, les deux surréalistes ont dû, avant leur départ, signer à Moscou, le 1^{er} décembre, une sorte d'autocritique, par laquelle ils reconnaissent qu'ils auraient dû soumettre leur activité littéraire au contrôle du Parti, qu'ils avaient eu tort de critiquer sa presse, et se désolidarisent du *Second Manifeste* de Breton « dans la mesure où il contrarie le matérialisme dialectique ». Enfin ils s'engageaient à combattre le freudisme et le trotskisme à l'œuvre au sein du surréalisme.

Les dépêches d'Aragon montrent du moins la manière exacte dont il a vécu ce Congrès, et la façon dont il s'est fait manipuler par le Bureau de l'organisation jusqu'à ce désaveu final. Et c'est justement cette description précise d'une situation pour le moins confuse qui permet de comprendre pourquoi Breton et les siens n'ont pas immédiatement rompu en visière avec ces délégués enfarinés. Au demeurant, comment le Breton que nous connaissons, au caractère intransigeant, aurait-il accepté de passer deux années de suite des vacances à Castellane, près du « point sublime », avec un Sadoul qu'il aurait tenu pour un traître ? Cela nuance singulièrement la reconstruction prétendument historique d'André Thirion dans ses *Révolutionnaires sans révolution* et nous aide à bien comprendre l'illusion dans laquelle ils baignaient. On ne peut s'empêcher de penser que la belle amitié des deux principaux animateurs du surréalisme avait été le jouet d'une immense duperie. En URSS, les Écrivains prolétariens qui avaient conduit les débats à Kharkov ne tardèrent pas à être éliminés par Staline.

Connaissant son Aragon sur le bout des doigts, capable d'indiquer ses troubles de mémoire, Lionel Follet distribue généreusement son érudition au fil des notes éclairées, éclairantes. Le lecteur attentif voudra bien remplacer Saint-Nizier par Saint-Dizier, qui se flatte aujourd'hui de posséder un hôpital André-Breton (Centre hospitalier de la Haute-Marne), et remettre dans le texte d'Aragon l'adieu au drapaud (avec un d), qui me semble bien être un héritage de Jarry (*cf. Spéculations*), que, tout comme Fraenkel, il connaissait par cœur.

Je sais pertinemment qu'aujourd'hui les lecteurs d'Aragon ne sont pas ceux de Breton, et réciproquement. Puisse cette édition lumineuse les conduire, je ne dis pas à se réconcilier, ce n'est pas possible, du moins à se pencher tous sur le même texte, dont on sent bien, à la lecture, qu'il compte pour notre histoire littéraire.

Henri BÉHAR